

PHOTOGRAPHIE CONTEMPORAINE Madeleine Millot-Durrenberger chez Apollonia à Strasbourg

Le double jeu d'une collection

En près de quatre décennies, la Strasbourgeoise Madeleine Millot-Durrenberger a monté une remarquable collection de photographies contemporaines. Elle en présente un fragment, chez Apollonia, à Strasbourg, dans une ludique mise en résonance avec l'histoire de l'art. De passionnantes et inattendues « intelligences furtives ».



Madeleine Millot-Durrenberger chez Apollonia. PHOTO DNA - CHRISTIAN LUTZ-SORG

D'emblée, sa première acquisition n'avait pas fait dans la séduction : du goudron sur du bitume. Ou peut-être l'inverse. En tout cas, « c'était très noir », convient Madeleine Millot-Durrenberger, un sourire malicieux. En 1982, à la faveur d'un petit tour aux Rencontres d'Arles, elle découvre le travail d'un jeune réfugié politique laotien, Rasi.

Depuis, comme pour la plupart des photographes qu'elle a repérés au commencement de leur carrière, Madeleine Millot-Durrenberger a conservé un lien avec l'artiste, suivi son parcours et souvent acquis d'autres pièces. « Je dois bien avoir une trentaine de ses photographies. Une image isolée, c'est souvent frustrant. Ce qui m'intéresse, c'est de pénétrer dans un imaginaire, de le voir évoluer », confie la collection-

neuse. Qui admet avoir, comme toute collectionneuse, ses marottes : « J'ai remarqué que même si je n'en ai pas fait un axe conscient de recherches dans mes acquisitions, un faisceau de thèmes apparaît : l'autoportrait, la forme ronde, la lune, le corps... ».

Une collection qui vit au fil des expositions

Depuis 1982, le marché de la photographie a évidemment bien évolué. « On est passé durant ces décennies d'une photographie humaniste à une photographie plus plasticienne. L'intérêt en tout cas pour ce médium a considérablement augmenté, et les prix s'en sont donc ressentis. » De quoi couper l'élan d'éventuels collectionneurs peu argentés ?

LES CHIFFRES

1333

C'est le nombre de photographies figurant dans la collection de Madeleine Millot-Durrenberger. Elle présente dans l'exposition 38 dialogues composés de tirages originaux et de cartes postales d'œuvres anciennes.

« Il faut être attentif aux jeunes artistes, toujours plus accessibles même si leur talent est grand », confie celle qui aujourd'hui compte dans sa collection des œuvres de Bernard Plossu, David Nebreda, Gilbert Garcin, Patrick Bailly-Maitre-Grand, Ian Saudek ou Joel Peter Witkin. Sa dernière acquisition : une photo de Corinne Mercadier, artiste défendue par l'excellente galerie Les filles du calvaire : « Un effet de miroirs se réfléchissant l'un l'autre. C'est très magique... », explique-t-elle.

Cette poésie de l'image, cette faculté de la photographie à transformer notre rapport au monde, on les retrouve dans le passionnant parcours qu'elle déploie à l'espace d'exposition d'Apollonia. Car régulièrement Madeleine Millot-Durrenberger puise dans sa collection, concevant des accrochages qui sont autant d'invitations à voyager à travers différents thèmes qui lui sont chers. Celui proposé au centre d'échanges artistiques strasbourgeois est un petit bijou de finesse et d'enchantement. Intitulé *Tacites ou insoupçonnés - Des intelligences furtives*, il est construit sous forme de binômes : à chaque fois, une photographie est mise en correspondance à une œuvre de l'histoire de l'art, incarnée sous forme d'une carte postale. Le dialogue peut se révéler volontaire, participer d'un hommage explicite à l'exemple de Thierry



Caspar David Friedrich en dialogue avec Jean Daubas.

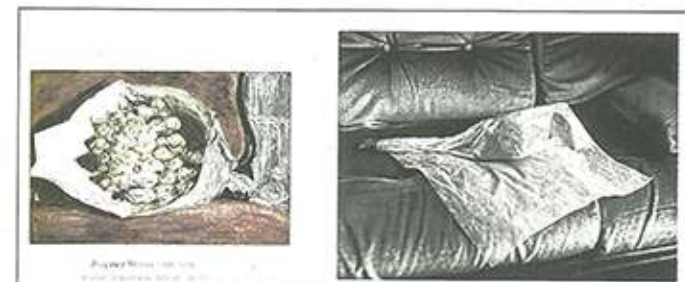
Cauwet revisitant une icône de notre modernité comme *Le Déjeuner sur l'herbe* de Manet ou reconstruisant une miniature de Giovanni Boccaccio qui illustre une scène du *Décameron*. Quant à Witkin, il se réapproprie de façon sulfureuse *Les Trois Grâces* de Raphaël pour en faire une composition sexuellement indéterminée tandis que Marc Le Mené convoque le bébé occis d'un coup de glaive par un sbire d'Hérode tel que peint dans *Le Massacre des Innocents* par Poussin. Et puis il y a des rapprochements qui ne doivent rien au photographe, nés du propre regard de Madeleine Millot-Durrenberger ou de remarques qui lui ont été soufflées à l'oreille. Jamais Jean Daubas en s'attachant à un rebord de balcon saisi dans la glace et ouvrant sur une ligne d'horizon immaculée n'a pensé à un monochrome blanc de Rothko. De même, Claude Batho en photographiant un bouquet de fleurs

sur un canapé ne songeait pas à un tableau de Renoir traitant du même sujet. Et que dire de l'enfant à l'oiseau sur lequel l'objectif de Jacques Gimel s'est attardé, auquel la collectionneuse strasbourgeoise associe une peinture de l'école des Pays-Bas du début du XVI^e siècle ?

Qu'elles soient revendiquées ou involontaires, ces associations démontrent combien l'œil photographique n'est jamais neutre mais s'adosse toujours à un background mental qui a pour nom l'histoire de l'art. La démonstration qu'en effectue Madeleine Millot-Durrenberger en est pleine de saveur, vivante et ludique. Un gros coup de cœur. ■

Serge HARTMANN

➤ Jusqu'au 7 avril, chez Apollonia, 23 rue Boecklin à Strasbourg. Du mercredi au vendredi, 11 h à 18 h ; samedi et dimanche, 14 h à 18 h. Retrouvez Madeleine Millot-Durrenberger sur dna.fr (vidéo)



Au bouquet coloré de Renoir répond celui, tout en grisaille, de Claude Batho.



Un portrait de l'école des Pays-Bas du XVI^e siècle et une photo de Jacques Gimel.